

Relation aux parents et violences scolaires

The link between parents and school violence

La relación con los padres de familia y la violencia escolar

Pierre G. Coslin

Volume 32, numéro 1, printemps 2004

La violence en milieu scolaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne d'éducation de langue française

ISSN

0849-1089 (imprimé)

1916-8659 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coslin, P. (2004). Relation aux parents et violences scolaires. *Éducation et francophonie*, 32(1), 126–137. <https://doi.org/10.7202/1079119ar>

Résumé de l'article

Cette étude s'intéresse aux jeunes qui perturbent la vie scolaire, mettant en relation les principaux éléments de leur histoire familiale et de leur histoire scolaire pour s'interroger sur les liens que l'on peut établir entre la violence et la situation familiale. Nous faisons l'hypothèse que la bientraitance éducationnelle familiale permet d'inhiber, ou du moins de réduire, les comportements violents au sein de l'école. Nous entendons ici par bientraitance éducationnelle l'intérêt porté par les parents à l'enfant dans le cadre de ses études, une ambiance familiale favorable et des pratiques éducatives associant style « relationnel » et style « disciplinaire », c'est-à-dire communication et dialogue d'une part, et mise en place de repères et de limites d'autre part. Trois recherches ont été conduites sur 336 adolescents. Au vu des résultats corrélationnels entre les violences agie ou subie et la relation aux parents, il semble que la famille joue un rôle important dans l'inhibition des comportements violents des adolescents, plus particulièrement à travers la « qualité de la relation » en ce qui concerne les filles, et la « mise en place de limites » en ce qui concerne les garçons.

Relation aux parents et violences scolaires

Pierre G. Coslin

GERPA de l'Institut de Psychologie, Université René Descartes – Paris 5, France

RÉSUMÉ

Cette étude s'intéresse aux jeunes qui perturbent la vie scolaire, mettant en relation les principaux éléments de leur histoire familiale et de leur histoire scolaire pour s'interroger sur les liens que l'on peut établir entre la violence et la situation familiale.

Nous faisons l'hypothèse que la bientraitance éducationnelle familiale permet d'inhiber, ou du moins de réduire, les comportements violents au sein de l'école. Nous entendons ici par bientraitance éducationnelle l'intérêt porté par les parents à l'enfant dans le cadre de ses études, une ambiance familiale favorable et des pratiques éducatives associant style « relationnel » et style « disciplinaire », c'est-à-dire communication et dialogue d'une part, et mise en place de repères et de limites d'autre part.

Trois recherches ont été conduites sur 336 adolescents. Au vu des résultats corrélationnels entre les violences agie ou subie et la relation aux parents, il semble que la famille joue un rôle important dans l'inhibition des comportements violents des adolescents, plus particulièrement à travers la « qualité de la relation » en ce qui concerne les filles, et la « mise en place de limites » en ce qui concerne les garçons.

ABSTRACT

The link between parents and school violence

Pierre G. Coslin, René Descartes University – Paris 5 (France)

This study takes a look at students who disrupt school life, relating the main elements of their family histories to their school histories in order to examine links between violence and the family situation.

We make the hypothesis that family education characterized by good treatment inhibits or at least reduces violent behaviour at school. By good treatment, we mean the interest the parents take in the child in relation to his studies, a favourable family atmosphere, and educational practices that combine "relational" and "disciplinary" styles, that is, communication and dialogue as well as setting guidelines and limits.

Three pieces of research were conducted with 336 teenagers. In view of the correlation in the results between the violence acted out or suffered and relationships with parents, it seems that the family plays an important role in preventing violent behaviour in adolescents, more specifically, through "the quality of the relationship" for girls and "setting limits" for the boys.

RESUMEN

La relación con los padres de familia y la violencia escolar

Pierre G. Coslin, Universidad René Descartes – Paris 5 (Francia)

Este estudio se interesa a los jóvenes que perturban la vida escolar, establece una relación entre los principales elementos de sus historias familiares y de sus historias escolares con el fin de cuestionar los vínculos posibles entre la violencia y la situación familiar.

Avanzamos la hipótesis que el buen trato familiar permite inhibir o al menos reducir los comportamientos violentos en la escuela. Definimos el buen trato familiar como el interés que los padres demuestran a sus hijos durante sus estudios, un ambiente familiar favorable y prácticas educativas que asocian un estilo "relacional" y un estilo "disciplinario", es decir, comunicación y diálogo por una parte y establecimiento de una orientación y límites claros por otra.

Se realizaron tres investigaciones sobre 336 adolescentes. De acuerdo con los resultados correlacionales entre la violencia ejercida o soportada y la relación con los padres, la familia parece jugar un rol importante en la inhibición de comportamientos violentos entre los adolescentes, y más específicamente a través de la "calidad de la relación" en lo que concierne a las muchachas y del "establecimiento de límites" en lo que concierne a los muchachos.

Introduction et cadre théorique

Trois formes de violences peuvent ainsi être constatées au sein des écoles : les délinquances extérieures qui pénètrent dans les établissements, les violences scolaires et les comportements anti-scolaires.

Les jeunes les plus violents au sein des établissements scolaires présentent souvent des relations psychologiques perturbées avec leurs parents, en particulier le père.

Il existe plusieurs manières de définir la violence que l'on constate au sein des établissements scolaires. Les uns font référence au Code pénal et assimilent en quelque sorte la violence à des actes délictueux ou criminels. Les comportements incriminés excluent alors bon nombre de conduites fréquemment observées dans les collèges. Une telle limitation paraît discutable à Debarbieux (1996) en ce sens qu'elle laisse de côté de nombreuses mises en actes au sein des classes, mais aussi qu'elle est très associée aux mœurs et valeurs de la société. Ces incivilités (insultes, irrespect, désordres) participent en effet grandement au climat d'indiscipline et de tension que l'on rencontre fréquemment dans certains établissements, climat qui ne peut bien évidemment s'expliquer par les seules infractions retenues au plan judiciaire.

Trois formes de violences peuvent ainsi être constatées au sein des écoles : les délinquances extérieures qui pénètrent dans les établissements, les violences scolaires et les comportements anti-scolaires (Dubet, 1991). Les premières manifestent l'extension des agressions extérieures au sein des collèges. Les élèves transposent alors leurs comportements habituels dans le milieu scolaire. Ceux-ci peuvent être plus ou moins adaptés dans la vie courante; ils sont pour le moins déplacés dans l'enceinte de l'école. Les deuxièmes peuvent être associées aux particularités de certaines populations. D'aucuns ne voient pas en effet l'utilité de leur maintien dans l'école; incapables d'intérioriser l'ordre scolaire, de donner un sens à leur présence dans l'établissement, ils marquent leur refus du système par des manifestations anormiques : agitation incessante ou bagarres et vols diversifiés. Il s'agit alors en quelque sorte d'une violence réactionnelle aux contraintes institutionnelles. Les dernières se manifestent directement contre les établissements et ceux (personnels ou élèves) qui leur sont associés. Elles sont le fait de jeunes en situation d'échec qui voient là le seul moyen de s'affirmer et de se valoriser dans un monde dont ils se sentent exclus.

On peut aborder le phénomène en cherchant à préciser comment les jeunes entrent dans la violence, comment des élèves en grande difficulté d'apprentissage dès le début de la scolarité élémentaire sont dans une situation qui peut éventuellement les y conduire. On peut aussi s'intéresser directement à la population de ceux qui perturbent gravement la vie scolaire et considérer les principaux éléments de leur histoire familiale en relation avec leur histoire scolaire et les caractéristiques de leur sociabilité adolescente. Ce qui conduit alors à la question : quels liens peut-on établir entre la violence scolaire et la situation familiale du jeune?

Les jeunes les plus violents au sein des établissements scolaires présentent souvent des relations psychologiques perturbées avec leurs parents, en particulier le père. Ils évoquent plus que leurs pairs l'indifférence ou l'hostilité de leur famille tant à leur égard que vis-à-vis de leur scolarité (Choquet et Ledoux, 1994). Il faut également relever le manque de coopération des familles avec l'école et leurs conduites trop anxieuses, trop laxistes ou inconsistantes, sans oublier leurs éventuels comportements violents, les parents s'avérant, pour leurs enfants, un modèle d'apprentissage privilégié (Olweus, 1984). La violence est d'ailleurs parfois valorisée au sein de

familles qui pensent qu'elle permet aux enfants de se faire respecter des autres (Cusson, 1983; Patterson, 1984).

On sait que la formation du lien social commence avec la vie. Les interactions précoces amènent les interactions ultérieures qui permettront l'intégration au sein de la société. L'intégration à la famille s'avère la meilleure préparation à l'insertion sociale, la famille jouant un rôle essentiel dans la formation de la conscience morale et s'avérant l'élément fondamental dans la transmission des valeurs (Freud, 1939; Tournois, 1990). La relation aux parents peut toutefois s'avérer particulièrement difficile chez certains adolescents qui risquent de se montrer également incapables de nouer de bonnes relations avec les autres, voire avec eux-mêmes. Ces jeunes peuvent alors soit exprimer leur malaise à travers des conduites violentes dans l'école ou dans la cité, cherchant à se confronter à la société, soit le manifester à travers leur propre corps par la consommation de drogues illicites ou licites (Coslin, 2002).

Certaines pratiques éducatives parentales sont en effet susceptibles de jouer un rôle désocialisant : si elles sont trop libérales, l'enfant et l'adolescent peuvent ne concevoir aucune limite dans la vie sociale, puisqu'ils ne les perçoivent pas dans leur vie familiale; si elles sont trop autoritaires, ils ne peuvent exercer leur agressivité qu'à l'extérieur de la famille. En fait, la frustration de la part des parents (autorité excessive ou carence d'amour) risque de conduire l'enfant tant à la délinquance qu'à la maladie mentale. Il semble qu'en ce domaine le plus désocialisant soit d'ailleurs le contraste entre les attitudes parentales, qui provoquent le rapprochement affectif vers l'un et simultanément l'éloignement de l'autre, et les situations conflictuelles qui se traduisent par un mode de communication paradoxale, où l'activité transgressive de l'enfant favorise la cohésion du système familial en suscitant un patient désigné. Ce sont alors bien plus les perturbations des pratiques éducatives et disciplinaires familiales que les effets du stress, de la maladie, du divorce ou de la dépression des parents qui sont susceptibles de conduire à la violence des comportements juvéniles (Elder, Downey et Cross, 1986; Larzere et Patterson, 1990; Laub et Sampson, 1988). En revanche, la bientraitance éducationnelle, une éducation harmonieuse faisant place à la communication mais aussi à la mise en place de limites facilitant l'élaboration de repères, conduisent les jeunes à ne pas adopter de comportements violents et perturbateurs. L'enfant, puis l'adolescent, ont en effet besoin de se sentir en sécurité, protégés par des limites éducatives qui leur servent de points de repères. L'éducation familiale socialise l'enfant et le conduit à acquérir son autonomie, à construire son identité et à renforcer ses sentiments, ses manières d'agir et ses croyances (Pourtois et Desmet, 2000). Les stratégies éducatives familiales orientent ainsi l'avenir du jeune à travers des interactions concernant tout autant la transmission des valeurs, des attitudes et des comportements que les objectifs d'apprentissage, scolaires en particulier.

Le présent exposé vise à montrer que ces stratégies éducatives sont également concomitantes d'une inhibition, du moins partielle, de la violence scolaire. Dans les travaux présentés, nous faisons ainsi l'hypothèse que la bientraitance éducationnelle familiale peut permettre d'inhiber, ou du moins de réduire, les comportements violents au sein de l'école. Nous entendons ici par bientraitance éducationnelle l'intérêt

porté par les parents à l'enfant dans le cadre de ses études : valeurs et croyances des parents allant dans le sens des normes sur l'éducation et de la fréquentation scolaire, et toutes conduites des parents visant le développement intellectuel de l'enfant. Nous associons également à la bientraitance une ambiance familiale favorable et des pratiques éducatives sachant associer style « relationnel » et style « disciplinaire », c'est-à-dire, d'une part, la communication et le dialogue et, d'autre part, la mise en place de repères et de limites (Chaillou, 1995; Guedah, 1999; Doyon et Busières, 1999); Mucchielli, 2000).

Méthodologie générale

Trois recherches ont été conduites, portant au total sur 336 adolescents, filles et garçons, scolarisés dans des établissements de la région parisienne (Pouisset et Coslin, 1999; Chazelle et Coslin, 2002; Delus et Coslin, 2000). Elles ont fait l'objet de rapports internes. Ces recherches utilisent des questionnaires dérivés de ceux construits par Coslin (1997). La première met l'accent sur l'intérêt parental à l'égard de l'enfant et de sa scolarité, la seconde sur les pratiques éducatives et la troisième s'intéresse, entre autres, à la relation au père, dans la mesure où la fonction « interdictrice » paternelle a un poids particulier dans la formation de la conscience morale (Smirnoff, 1978).

Première étude

La première étude avait pour objet de montrer que les adolescents qui ne perçoivent pas d'intérêt de la part de leurs parents pour l'école et leur scolarité tendent à présenter des comportements perturbant la vie scolaire et à connaître de multiples échecs (Pouisset et Coslin, 1999). Elle visait plus précisément à montrer dans quelle mesure l'intérêt parental supposé pour l'école et la scolarité de leurs enfants et/ou la situation familiale avaient une incidence sur les comportements perturbateurs et violents, le désengagement et les mauvais résultats scolaires. L'étude, conduite par questionnaire, portait sur 160 sujets scolarisés en classes de 4^{ème} : 76 garçons et 84 filles d'âge moyen 14 ans 3 mois, dont 81 % des pères et 70 % des mères étaient en activité, majoritairement des ouvriers et des employés.

Résultats de la première étude

L'analyse des résultats conduit à constater, en ce qui concerne la violence présente dans l'établissement, que 9 % des adolescents déclarent qu'il n'y en a pas, 46 % qu'il y en a un peu et 45 % moyennement ou beaucoup. L'analyse montre également que 62 % des sujets déclarent n'avoir jamais été eux-mêmes victimes de violences, mais que 26 % disent l'avoir été sans raison et que 55 % assurent n'avoir jamais agressé d'autres élèves. En revanche, 35 % l'ont fait en réponse à une provocation et 10 % sans avoir été provoqués.

En ce qui concerne les relations entre la famille et l'école, la majorité des parents ont, selon leurs enfants, une position relativement favorable : 81 % des élèves déclarent ainsi que leurs parents pensent que l'école sert à préparer leur avenir et 16 % qu'elle sert à s'instruire. Face à de mauvais résultats scolaires, la moitié des enfants disent que leurs parents se fâchent et les disputent. De même, 36 % se font punir lorsque les parents sont informés de leurs retards, 37 % que les parents prennent alors contact avec le personnel du collège, et seulement 27 % pensent que cela indiffère leurs parents.

Six variables ont été construites à partir du questionnaire conduisant à calculer six scores pour chacun des sujets.

Un score de perturbation en relation avec l'attitude de l'élève en classe et lors des permanences, la régularité et les motifs des renvois de la classe et leur caractère plus ou moins généralisé à l'ensemble des professeurs, la présence d'annotations sur le carnet de correspondance et les comportements agressifs reconnus.

Un score de désengagement en relation avec le sens donné à l'école par l'élève, la régularité avec laquelle il fait ses devoirs, les retards, les absences injustifiées, les réactions en cas de réprimande.

Un score de niveau scolaire établi à partir des notes en français, en mathématiques, en histoire et géographie, en langue vivante : il prend également en compte le fait d'avoir redoublé ou non.

Un score d'intérêt parental en relation avec le sens supposé donné à l'école par les parents et avec leurs réactions face à différentes situations scolaires.

Un score de relations parents/enfants établi sur le degré d'entente entre le jeune et ses parents, le dialogue à propos du temps scolaire, l'aide ou le contrôle des devoirs, le suivi des retards et des absences.

Un score de situation familiale établi à partir de différentes variables d'ordre social et socio-économique : composition de la famille, catégorie socioprofessionnelle, etc.

Dans un premier temps, des corrélations de B-P ont été calculées entre ces scores, deux à deux. Il a été procédé, dans un second temps à des analyses factorielles.

Plusieurs points ressortent de l'étude des corrélations.

En ce qui concerne l'intérêt parental, on observe des corrélations négatives avec le comportement perturbateur ($r = -0.56$, S. à $P < .05$) et avec le désengagement de l'adolescent ($r = -0.54$, S. à $P < .05$). De plus, la corrélation avec le niveau scolaire, bien que plus faible, est également significative à $P < .05$ ($r = 0.35$).

En ce qui concerne l'influence des relations parents/enfants, on observe également des corrélations négatives avec le comportement perturbateur ($r = -0.44$, S. à $P < .05$) et avec le désengagement de l'adolescent ($r = -0.52$, S. à $P < .05$). La corrélation avec le niveau scolaire est également significative mais plus faible ($r = 0.37$).

En revanche, *il n'y a pas de corrélation* entre la situation familiale et le comportement perturbateur ou le niveau scolaire, et il y a tout au plus une tendance concernant la corrélation entre la situation familiale et le désengagement ($r = -0.20$, S. à $P < .10$). On observe enfin d'importantes corrélations (S. à $P < .05$) entre le comportement perturbateur et le désengagement de l'élève ($r = 0.72$) et entre le comportement

perturbateur et le niveau scolaire ($r = -0.54$).

Des analyses factorielles des correspondances ont permis, par ailleurs,

- *sur un premier axe*, d'opposer les parents non mobilisés (sens donné à l'école, contrôle de la scolarité, etc.) aux parents mobilisés par rapport à l'école, cette opposition étant aussi celle des comportements perturbateurs, du désengagement et de l'échec scolaire d'une part, de l'absence de perturbation et de désengagement et de la réussite scolaire, d'autre part; d'opposer, de même, les bonnes aux mauvaises relations parents/adolescents avec les mêmes associations.
- *sur un second axe*, d'opposer les informations démographiques correspondant à une situation défavorisée à celles correspondant à une situation favorisée, les familles issues de la migration aux familles françaises de souche européenne, et les parents mobilisés aux parents non mobilisés.

On observe ainsi, si l'on considère la combinaison des axes :

- des parents mobilisés, attentifs à la scolarité de leurs enfants qui, bien qu'en situation économique défavorisée, sont associés à une absence de comportements perturbateurs et à une bonne réussite scolaire de leurs enfants – à noter qu'il s'agit pour deux tiers de filles;
- des parents démobilisés, de bon niveau socioéconomique, qui sont associés à des adolescents en difficultés scolaires et présentant des conduites perturbatrices – à noter qu'il s'agit pour deux tiers de garçons.

Il semble alors, que la mobilisation parentale pallie à une situation économiquement défavorisée. C'est avant tout l'intérêt manifesté par les parents vis-à-vis de leur enfant et de sa scolarité qui semblent en relation avec l'absence de comportements perturbateurs au sein de l'école, et ce même en situation socioéconomique défavorable.

La moitié des adolescents définissent la violence comme un problème de société qui engendre la peur. Un sujet sur 10 y voit en revanche un moyen de s'exprimer, de régler ses problèmes ou de se révolter.

Deuxième étude

La deuxième étude avait pour objet d'aborder la relation entre la production de comportements violents par l'adolescent et le type de pratiques éducatives dont il bénéficie (Chazelle et Coslin, 2002). Elle porte sur 96 sujets âgés d'environ 15 ans, répartis également selon le sexe, qui fréquentent des classes de 3^{ème}. Ces sujets ont répondu à un questionnaire construit selon deux axes principaux : les conduites violentes et les pratiques éducatives parentales.

Résultats de la deuxième étude

Les résultats conduisent à constater que la moitié des adolescents définissent la violence comme un problème de société qui engendre la peur. Un sujet sur 10 y voit en revanche un moyen de s'exprimer, de régler ses problèmes ou de se révolter. La plupart n'ont jamais été victimes de violences, mais 18 adolescents disent l'avoir été. Cependant, quasiment tous en ont été plusieurs fois témoins, le plus souvent lors de

bagarres. La violence verbale est fréquemment évoquée, mais seul un tiers des sujets disent avoir déjà insulté leurs parents. La violence physique est avouée par 10 % des adolescents, les actes étant motivés par « un manque de respect » subi.

Un tiers des adolescents déclarent que l'ambiance est très bonne au sein de leur famille. Seul un sujet sur dix la trouve mauvaise. Il en est de même en ce qui concerne la communication. La moitié des sujets communiquent aisément avec leur mère, mais seulement 20 % avec leur père. Il n'y en a pas moins 40 % qui ont avec lui des activités en commun. En ce qui concerne l'autorité, 37 % ont l'impression que la discipline est très présente à la maison, mais 11 % qu'elle est complètement absente. Le contrôle du travail scolaire et l'aide éventuelle aux devoirs est souvent le fait de la mère, rarement du père. Un tiers des adolescents déclarent que leurs parents n'exercent aucun contrôle sur leurs fréquentations, mais 20 % se disent très contrôlés.

En ce qui concerne les comportements violents selon le sexe, les garçons reconnaissent nettement plus d'actes violents que les filles qu'il s'agisse du fait de se battre seul, de participer à des bagarres ou de frapper quelqu'un qui vous a insulté, qui vous a mis en colère ou qui vous a bousculé. Il ne s'agit au contraire que de tendances plus ou moins fortes en ce qui concerne le vol dans les magasins, la pratique du racket, le fait d'insulter les parents, le fait d'avoir blessé quelqu'un, celui d'avoir frappé quelqu'un pour le voler, de s'être battu avec un couteau ou avec un objet tel qu'une batte de base-ball.

En ce qui concerne les pratiques éducatives selon le sexe, l'ensemble des garçons perçoit le climat familial de manière plus positive que les filles. Celles-ci s'estiment cependant particulièrement contrôlées par leurs parents, surtout le père. En revanche, la qualité de la communication au sein de la famille, le fait de pouvoir parler de ses problèmes avec ses parents, de pouvoir discuter avec eux et le filtrage parental des fréquentations ne paraissent pas permettre de distinguer les sujets selon le sexe.

En ce qui concerne la relation entre violence et pratiques éducatives, quatre scores ont été calculés, l'un relatif aux violences reconnues par les adolescents, les trois autres aux pratiques éducatives dont ils bénéficient. Il a ainsi été distingué les pratiques éducatives de style relationnel et celles de style disciplinaire, les unes et les autres étant susceptibles de coexister au sein d'une même famille. Un score global regroupe les deux styles de pratiques.

Le style relationnel a été défini à partir du fait d'aimer passer du temps avec les parents, d'avoir la possibilité d'échanger avec eux à propos des problèmes rencontrés, de discuter avec eux et d'emprunter les repères offerts, ainsi que de communiquer, de se sentir proche et de pouvoir dialoguer. Le style disciplinaire a été défini à partir de la présence d'horaires fixes pour le coucher ou pour rentrer à la maison et à travers les limites posées par les parents, le filtrage des amis accueillis à la maison et le contrôle du travail scolaire.

Les résultats permettent de constater que ces sujets obtiennent des scores assez élevés sur les différentes échelles relatives aux pratiques éducatives dont ils disent bénéficier : de l'ordre de 13/20 pour le style relationnel, de 11/20 pour le style disciplinaire et de 12/20 pour la note globale.

Des coefficients de corrélation de B-P ont été calculés entre le score de violence reconnue et ces trois scores de pratiques éducatives. Ces coefficients sont de $r = -0.29$ pour le style relationnel, de $r = -0.25$ pour le style disciplinaire et de $r = -0.34$ pour le score global de pratiques éducatives. Toutes sont significatives au seuil $P < .05$. Il semble donc que les pratiques parentales associant à la fois les styles relationnel et disciplinaire soient les plus efficaces pour inhiber les comportements violents des adolescents. La bonne pratique paraît se composer à la fois d'une bonne qualité de la relation et de la communication au sein de la famille et de la présence de limites assurées par un relatif contrôle parental. En outre, on ne relève pas de différences significatives entre les scores de pratiques éducatives selon le sexe, tout au plus quelques tendances en faveur d'une inhibition de la violence par une relation parentale d'aide et de soutien chez les filles et par une mise en place de limites et de repères chez les garçons.

Troisième étude

La troisième étude avait pour objet de préciser le lien susceptible d'exister entre les conduites violentes de jeunes âgés de 15 à 22 ans, scolarisés en lycée professionnel et la qualité des relations au père (Delus et Coslin, 2000). Elle portait sur 80 sujets scolarisés, répartis en deux groupes selon l'âge confondu avec le niveau de scolarité : 2nde ou 3^{ème} technologique d'une part, BEP (Brevet d'études professionnelles) ou baccalauréat professionnel dans le secteur industriel d'autre part. Ces sujets ont été soumis à un questionnaire comprenant deux parties. La première porte sur les conduites reconnues, la représentation de la violence et de la loi, et le caractère plus ou moins impulsif du jeune. La seconde a trait à la relation du jeune avec son père et à un moindre niveau avec sa mère (intimité, confiance, degré d'autonomie, soutien et communication).

Résultats de la troisième étude

En ce qui concerne les conduites violentes, trois adolescents sur quatre pensent qu'il est important de respecter la loi, 40 % déclarant que la violence est une expression de haine, qu'elle soit verbale ou physique. La moitié des sujets se disent impulsifs, un tiers se disent prêts à se battre si on les insulte sans raison. Trois quart des jeunes ont été témoins de violences au sein de l'école ou dans la rue; la moitié a déjà été, à deux ou trois reprises, victime de violences et 60 % reconnaissent en avoir été acteurs. Ces violences sont le plus souvent verbales et consistent en échange d'insultes entre jeunes. Seul un tiers des sujets reconnaît avoir déjà insulté ses parents. La moitié a participé à des bagarres de rue ou à l'école : 60 % se sont battus seuls, disent-ils, pour se défendre. Les blessures s'avèrent assez rares.

Trois scores, rapportés à 20, ont été calculés à partir des comportements auto-révélés : un score de violence verbale, un score de violence physique et un score global de violence qui regroupe les violences verbale et physique mais aussi un indice d'implication personnelle. Excepté ce qui concerne la violence verbale, ces scores sont assez faibles dans l'ensemble et ne permettent pas de distinguer significativement les sujets selon l'âge (Violence verbale : 8.2/20 en moyenne pour les plus jeunes et 7.3/20 pour les plus âgés – Violence physique, respectivement : 3.8 et 2.8 – Score global : 5.3 et 4.3).

En ce qui concerne la vie familiale et la relation au père, deux tiers des jeunes vivent chez leurs parents, dont 73 % sont mariés, en activité à près de 80 %; 85 % de ces jeunes ont une fratrie plus ou moins importante. Sept sur dix aiment passer du temps en famille. La moitié considère que l'entente familiale est bonne, la moitié se dispute avec leur mère, souvent à cause des sorties. Près de deux sujets sur trois ne se disputent jamais avec leur père. Pour deux tiers, également, la compréhension est la qualité essentielle d'un père, venant ensuite le caractère attentionné. Pour 58 % des jeunes, le principal défaut d'un père est l'impulsivité, suivie de l'indifférence et de l'autoritarisme.

Quinze items portant sur la relation au père ont été pris en compte pour déterminer un score rapporté à 20. Sept items sont relatifs aux loisirs, à l'estime, à la confiance, au fait de pouvoir compter sur lui et à l'identification. Huit sont relatifs à la qualité de la relation. Le score moyen pour les 80 sujets est de 12.4 sur 20, ce qui montre que la relation s'avère plutôt satisfaisante dans l'ensemble. Cependant, les résultats sont assez dispersés : trois jeunes ont un score inférieur à 4.4 points et dix ont un score supérieur à 17.4.

Un coefficient de corrélation de B-P a été calculé entre les variables violence globale et relation au père. Ce coefficient est égal à - 0.18 (S. à P < .10), ce qui s'avère assez faible et ne peut être au mieux considéré qu'en termes de tendance.

Discussion générale et conclusion

Au vu des résultats observés dans ces travaux, il semble donc que la famille joue un rôle important dans l'inhibition des comportements violents des adolescents, plus particulièrement à travers la qualité de la relation en ce qui concerne les filles, et la mise en place de limites en ce qui concerne les garçons. Les jeunes présentent en effet une certaine vulnérabilité devant le passage à l'acte, vulnérabilité différenciée selon le rapport aux parents. L'encadrement parental jouerait un rôle déterminant dans le bon développement de l'adolescent et dans son intégration au sein de la société (Mucchielli, 2000).

Encore faut-il que la famille offre un minimum de sécurité. Ce n'est pas toujours le cas comme le montre le rapprochement étroit entre 1950 et 1997 des courbes relatives à l'évolution du nombre de divorces et du nombre de vols des adolescents ou la proximité de celles du taux de monoparentalité et des atteintes contre les personnes entre 1968 et 1997. Ce sont cependant moins les dysfonctionnements familiaux en

Il semble donc que la famille joue un rôle important dans l'inhibition des comportements violents des adolescents, plus particulièrement à travers la qualité de la relation en ce qui concerne les filles, et la mise en place de limites en ce qui concerne les garçons.

eux-mêmes que les perturbations qu'ils entraînent au niveau des relations entre parents et adolescents qui influencent les conduites juvéniles, comme le montrent les travaux de Funk (1995, 2001) et de Rojek (1995) selon lesquels une éducation vécue comme étant trop dominatrice ou trop stricte va de paire avec la violence en général et la violence scolaire en particulier. En revanche, une relation familiale fondée sur le soutien, une perception par les jeunes d'un bon contact social parental sont concomitants d'une moindre violence juvénile.

La plupart des jeunes sont cependant « adaptés » aux demandes sociales, mais aussi résilients, capables de faire face alors que les conditions familiales sont peu favorables. L'une des concomitances de cette résilience pourrait tenir à la qualité des relations avec les pairs (et aussi à la « qualité » des groupes de pairs). Le fait est notoire dans d'autres études que nous avons conduites et qui montrent, par exemple, les changements de groupes amicaux d'appartenance dans le cas de la déscolarisation.

Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'adolescents, c'est à dire de jeunes vivant une période de transition, de transgression, de transaction et de désinvestissement des objets parentaux infantiles, d'où le besoin, même si informulé, de maintenir la relation familiale, car sinon le défi dirigé vers l'avenir rendrait trop difficile à supporter le deuil de l'enfance; il s'agit également de jeunes en quête permanente et exacerbée d'une identité difficile à percevoir dans un monde en mutation, d'où la nécessité de trouver des repères et, pour ce faire, des limites.

Références bibliographiques

- Chaillou P. (1995). *La violence des jeunes*, Paris : Gallimard
- Choquet M. et Ledoux S. (1994). *Adolescents. Enquête nationale*, Paris : Documentation Française, INSERM
- Coslin P.G. (1997). Les adolescents face aux violences scolaires, in B. Charlot et J.C. Emin, *Violences à l'école. Etat des savoirs*, Paris : Armand Colin
- Coslin P.G. (2002). *Psychologie de l'adolescent*, Paris : Armand Colin
- Cusson M. (1983). *Le contrôle social du crime*, Paris : PUF
- Debarbieux E. (1996). *La violence en milieu scolaire. Etat des lieux*, Paris : ESF
- Doyon B. et Busières M. (1999). *Recherche sur la criminalité et la délinquance : une distinction selon le sexe*, Rapport final présenté au Conseil permanent de la jeunesse, www.soc.ulaval.ca
- Dubet F. (1991). *Les lycéens*, Paris : Seuil

- Elder G.H., Downey G. et Cross C.E. (1986). Family ties and life chances : Hard times and hard choices in women's lives since the 1930s, in N. datan, A.L. Green et H.W. Reese Eds., *Life span developmental psychology : Intergenerational relations*, Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum
- Freud S. (1939). *Moïse et le monothéisme*, Paris : Gallimard
- Funk W. (1995). Personale Aspekte des Familienhaushalts und die Wohnsituation als Determinanten der Gewalt an Schulen, in W. Funk, *Nürnberger Schüller Studie 1994*, Regensburg : S. Röderer (pp. 131-158)
- Funk W. (2001). La violence à l'école en Allemagne : Un état des lieux, in E. Debarbieux et C. Blaya, *La violence en milieu scolaire. 3- Dix approches en Europe*, Paris : ESF
- Guedah M. (1999). Délinquance juvénile et socialisation par la famille, *Bull. Psychol.*, 52, 5, 443, 585-592
- Larzero R.E et Patterson G.R. (1990). Parental management : Mediator of the effect of socioeconomic status on early delinquency, *Criminology*, 28, 301-324
- Laub J.H. et Sampson R.J. (1988). Unraveling families and delinquency : A reanalysis of the Glueck's data, *Criminology*, 26, 355-380
- Mucchielli L. (2000). Familles et délinquances. *Un bilan pluridisciplinaire des recherches francophones et anglophones*, Guyancourt : CESDIP (Coll. Etudes et données pénales, n°86)
- Olweus R. (1984). Development of stable aggressive reaction patterns in males, in R.J. Blanchard, D.C. Blanchard, *Advances in the study of aggression*, Vol. I, Orlando : Academic Press
- Pourtois J.P. et Desmet H. (2000). *Le parent éducateur*, Paris : PUF
- Patterson G.R. (1984). Siblings : Fellow travelers in coercive family progress, in R.J. Blanchard, D.C. Blanchard, *Advances in the study of aggression*, Vol. I, Orlando : Academic Press
- Rojek M. (1995). Der Beitrag des psychologischen Erziehungsstil- und Persönlichkeitsforschung zur Analyse der Gewalt an Schulen, in W. Funk, *Nürnberger Schüller Studie 1994*, Regensburg : S. Röderer (pp. 101-129)
- Smirnoff V. (1978). *La psychanalyse de l'enfant*, Paris : PUF
- Tournois J. (1990). *L'évaluation morale - Le bien, le mal et la gravité - Définition - Mesure*, Thèse d Doctorat de Psychologie, Université de Nancy II